

La rhétorique de l'écho de lecture

René Rioul

« *Se faire l'écho* ». L'expression est jolie, elle fait de nous des passeurs de voix que nous avons eu le privilège de découvrir et d'entendre pour la première fois, et dont nous essayons de communiquer la partition et le timbre, en sachant bien que nous y mêlons un peu les nôtres... A-t-on fait un jour l'expérience de demander à deux ou trois lecteurs de faire et de se faire l'écho d'un même texte ? On aurait bien des surprises.

Guy Mercadier, *Lecteurs de vies*, Séminaire des groupes de lecture, La Pellonnière, 13-15 octobre 2000 – *Cahier de l'APA* n° 20, p. 19.

Autant d'échos différents que d'échotiers bien sûr... Malgré tout, il faut nuancer : le groupe coopère à la confection de l'écho, et la responsabilité de l'APA est engagée par le travail du signataire de l'écho. De l'individuel bien tempéré par de l'associatif. Mais l'écho reste une expression personnelle : *l'écho du je*, dans un double sens, l'écho qu'un JE fait au texte d'un JE.

Donc, tout étant finalement autobiographie, je vais simplement parler de moi en faisant semblant de parler de nos échos. Moi en train de faire mes échos. Pas un modèle, juste mon expérience. Mon expérience d'échotier (10 ans), mais aussi de responsable de groupe (même durée) et, par-dessus le marché, de réviseur (en 2004) des textes du *Garde-mémoire*.

Qui est le destinataire de nos échos, et comment ceux-ci seront-ils lus ?

C'est la question primordiale. Je partirai de nos conclusions de La Pellonnière (octobre 2000). Trois destinataires : le déposant (auteur), les chercheurs, les lecteurs du *Garde-mémoire*.

L'auteur (ou son porte-parole, le déposant) veut être reconnu, a dans son propre texte des préférences qu'il souhaite faire partager à l'échotier (au besoin, il aimerait faire lui-même l'écho). S'il connaît bien son propre texte, il est effectivement le mieux placé pour juger de la fidélité du compte rendu. Mais il en a parfois une vision déformée. Il y a ce qu'il croit avoir dit, et ce qu'il a dit en réalité.

Les chercheurs veulent avoir le maximum de renseignements leur permettant de savoir si le document concerne leur terrain de recherche, et s'il leur apportera quelque chose de significatif ; mais ils n'ont pas besoin qu'on entre dans le détail, puisqu'ils seront forcés de revenir au texte lui-même pour l'exploiter.

Les lecteurs du *Garde-mémoire* (fervents amateurs d'autobiographie et pour la plupart Apaïstes distingués) veulent être amusés, émus, étonnés, etc. Les membres du groupe sont un bon échantillon de ce public-là.

Peut-on hiérarchiser ces trois fonctions ? Mon opinion est oui.

Le déposant voulait avant tout être reconnu : il l'est par le fait même que son texte entre dans le corpus des archives, qu'il est lu, et qu'on lui manifeste une certaine considération en écrivant à son auteur. Dès lors qu'il est respecté – que ses intentions ne sont pas déformées – que ses idées et ses sentiments ne font pas l'objet d'un jugement négatif – il doit s'estimer satisfait. Sur les limites de la « lecture en sympathie », j'aurai l'occasion de revenir.

Le chercheur dispose de l'index, voire d'une indexation du vocabulaire même des échos, lui permettant de repérer les mots-clés concernant son sujet. C'est un destinataire marginal. On ne peut concevoir l'écho en fonction de ses seuls besoins à lui.

Le lecteur du *Garde-mémoire*, lui, n'a que l'écho à sa disposition pour les fins qu'il se propose. Il constitue aussi le destinataire le plus fréquent des échos, le lectorat le plus considérable. Tout en faisant droit aux exigences des deux autres destinataires, c'est à lui qu'il faut penser pour arbitrer les conflits entre exigences contradictoires, et orienter la conception de l'écho.

Dans l'*Avant-propos* du *Garde-mémoire* 4 (2000), un rédacteur anonyme, mais peut-être reconnaissable, définit la lecture du *Garde-mémoire* comme une « lecture presque romanesque » : « Les *échos* sont des arguments ou de petites nouvelles où l'essentiel apparaît tout de suite, sans monotonie, malgré les contraintes du genre, parce qu'ils sont rédigés par des personnes aux sensibilités différentes ».

De petites nouvelles ! Voilà qui est alléchant. Pas des romans-fleuves, évidemment ! Nous voici tous en position de romanciers, avec cette particularité qu'il faut faire court, aller à l'essentiel et le mettre en relief, le rendre intéressant et attrayant.

Ce qui ne va pas sans de multiples problèmes pratiques.

Quel contenu garder ?

La conception de l'écho commence dès la première lecture. Surtout pour un texte long, je prends toujours des notes au vol, des indices indéchiffrables pour d'autres, avec l'indication des pages où retrouver tel détail, telle expression savoureuse ou significative. Ensuite, je ferai des rapprochements à grands coups de flèches, je soulignerai des traits à ne pas oublier ; j'éliminerai des quantités de notations, même intéressantes, si elles n'entrent pas dans le schéma général de mon écho. Le plus souvent ce travail de brassage et de choix se fait au cours de la rédaction elle-même.

Car, bien entendu, nul besoin de s'en préoccuper particulièrement, l'essentiel du contenu du texte commence à se mettre en place. Pour les textes (histoires professionnelles en particulier) dont le contenu autobiographique est limité à une petite partie du texte, c'est celle-ci que je choisis de mettre en valeur, le reste étant seulement mentionné. Avant de commencer la rédaction, une seule question : que retenir *si je n'avais qu'une chose, ou deux, ou trois, à dire sur ce texte ?* et qu'est-ce qui pourrait être le point de départ de sa trajectoire ? le point d'arrivée ? On garde le plus original, le plus « juteux », pour la fin, bien sûr. Règle rhétorique de la progression d'intérêt !

Le compromis inévitable entre la nécessité de faire court (donc d'attirer le lecteur pressé) et le souhait de garder le plus possible du contenu du texte (pour satisfaire l'auteur, mais aussi aider le chercheur) est un problème lancinant. Pour éviter de rester dans l'abstraction, je m'efforce de présenter les idées générales à travers l'évocation de traits concrets représentatifs. C'est plus économique et plus parlant pour l'imagination.

Comment mettre de l'ordre dans la rédaction ?

Et d'abord, par où commencer ? C'est la nature du texte qui en décide. Parfois, le mieux est de décrire la matérialité du document, son aspect (en particulier s'il s'agit d'un manuscrit), et plus généralement ce qui frappe quand on feuillette (photos, documents annexes explicatifs peignant la volonté de se rattacher à la grande Histoire – ou laisser-aller, côté brouillon, foisonnement). Ou bien encore c'est une suite, dont on se doit d'évoquer les « chapitres précédents » à coup de renvois au *Garde-mémoire*. Ou, peut-être, ce que je vais dire en premier, c'est l'histoire mouvementée du texte lui-même, de sa composition ou de sa redécouverte.

Ce qui prime, c'est d'accrocher l'intérêt du lecteur. Le même problème se repose pour chaque paragraphe. Un lecteur pratiquant un premier écrémage du *Garde-mémoire* commence par lire les débuts des échos, et dans un écho les débuts de paragraphes. Les premiers mots doivent pouvoir être saisis instantanément et marquer une étape de l'itinéraire que nous fait parcourir l'écho. Je prie instamment les réviseurs du *Garde-mémoire* de respecter les paragraphes d'origine s'ils ont été bien choisis.

Conserver l'ordre chronologique ? C'est parfois possible, parfois nécessaire. Mais c'est aussi souvent un piège, où on se perd dans les détails, sans vue d'ensemble, sans impression dominante.

Construire un ordre thématique, par exemple, les divers intérêts du héros ? Ou les phases contrastées de son destin ? Ou ses qualités, ses caractéristiques psychologiques (on fait alors un portrait) ? Ou les différents genres auxquels on peut rattacher le texte (récit, poème, profession de foi) ? On risque de perdre la cohérence chronologique : on ne doit tout de même pas, sous prétexte de classement en différents thèmes, parler de tel épisode avant d'en évoquer un autre qui lui est antérieur (le mariage avant le coup de foudre, par exemple !). Quel casse-tête, la cohérence temporelle ! et les temps des verbes à exploiter pour cela !... Un bon procédé

est de fixer la succession chronologique dans un paragraphe de l'écho, afin de pouvoir mieux s'en affranchir dans le reste de notre texte.

J'essaye enfin de garder à l'esprit que l'œil du lecteur glisse aussi volontiers vers la formule finale, qui joue un rôle stratégique. Je la conçois musicalement comme un point d'orgue ou une coda. Citation, relance, apostrophe. En tout cas, une « chute ».

Quelle attitude et quelle tonalité générale adopter ?

Sur la « sympathie » qui est notre mot d'ordre, il y aurait beaucoup à dire. C'est une bonne devise. Mais, bien sûr, il ne faut pas trop le prendre à la lettre, et quand le déposant s'en empare pour exiger de nous une adhésion pure et simple à ses idées, à ses convictions, à ses « causes sacrées » (l'Algérie française, ou les droits des pères divorcés, etc.), c'est pour nous une exigence irrecevable. Nous nous autorisons parfois à dire notre estime, notre admiration, notre émotion. C'est déjà beaucoup. Car si, a contrario, nous n'avons pas dans un écho de formule laudative, cela risque d'être considéré comme un désaveu. Je dirai plutôt : on peut tout dire, mais en y mettant les formes. Et c'est sacrément difficile.

L'expérience nous a appris à nous méfier des qualifications : noms, adjectifs, adverbess ou verbes impliquant un jugement de valeur. Les adjectifs, surtout, depuis le jour où on s'est fait reprocher d'avoir écrit que l'histoire racontée était « pathétique » (nous ne nous étions pas rendu compte de la pénétration en français du sens péjoratif de « pathetic »). Les auteurs ont aussi tendance à prendre pour eux toute qualification, même si elle s'applique au comportement d'autres personnages (un épisode « sordide » ou « navrant »). Prudence.

Mais on peut prendre la sympathie d'une autre façon, comme une exigence portant plus sur la forme que sur le contenu. Être l'interprète du texte (comme l'est un comédien), se faire le porte-parole de l'auteur, son « porte-voix », nous conduit à moduler le ton de notre texte. C'est une sorte de mimétisme : un ton gai pour un texte allègre, lyrique pour un texte poétique, dramatique pour un texte tragique... Nous nous efforçons aussi, par les citations, de faire entendre directement la façon de voir et de dire de l'auteur. Celles-ci peuvent procurer l'avantage de faire résumer une partie du texte... par l'auteur lui-même.

La question du ton concerne également notre rapport avec le lecteur de l'écho. S'adresser à lui, sur le mode de l'interrogation (fictive) ou de l'invitation, peut être un bon moyen de solliciter son attention, à condition que cela ne tourne pas au procédé. Il n'est pas impossible non plus, dans certains cas, d'apostropher l'auteur lui-même, de l'encourager, de lui poser des questions sur le non-dit de son texte. Tout est une question de doigté.

L'écho de lecture, un défi permanent.

Si j'avais deux points à souligner dans la théorie de ma propre pratique, je dirais :

- que l'écho de lecture ne doit pas être un résumé, c'est-à-dire opérer par réductions successives à partir de l'ensemble du texte – procédure selon laquelle on s'épuise à garder le plus possible d'informations, en suivant passivement son déroulement, au risque de la platitude ; il doit être une reconstruction du texte, selon ses lignes de force.
- qu'il doit être avant tout vivant, stimulant, il doit accroître chez le lecteur son expérience de la vie, le confronter à sa propre vérité en lui présentant le miroir d'une autre destinée, semblable et différente ; bref, réaliser en petit la fonction de l'écrit autobiographique lui-même. Bien sûr, il n'est pas conçu pour dispenser d'aller à la source (au texte déposé), mais plutôt pour en créer le désir, même si celui-ci est destiné à rester, dans la plupart des cas, un « désir demeuré désir ».

Article écrit dans le prolongement de la réunion des groupes lectures de 2007 à Strasbourg et publié dans La Faute à Rousseau n°48, Lire la vie des autres, juin 2008